JOURNAL DE ROUBA



POLITIQUE, COMMERCE, INDUSTRIE

ANNONCES JUDICIAIRES, ADMINISTRATIVES & COMMERCIALES

BULLETIN COMMERCIAL DE ROUBAIX ET TOURCOING

Ce journal paraît les Mercredi, Vendredi et Dimanche, est distribué en ville dans la soirée qui précède sa date. ABONNEMENT: { Pour Roubaix, 25 > francs par an. > 14 > six mois. > 7 50 > trois mois.

Les lettres, réclamations et annonces doivent être adressées au rédacteur-gérant, bureau du Journal, Grande-Rue, 56.

On rend compte des ouvrages dont l'auteur dépose deux exemplaires.

On s'abonne et l'on reçoit les annences, à Paris, ches MM. LAFFITTE, BULLIER et Cie, 20, rue de la Banque. Le JOURNAL DE ROUBAIX est seul désigné pour la publication des annonces de MM. HAVAS, LAFFITTE, BUL-LIER et Cie, pour les villes de Roubaix et Tourcoing.

ROUBAIX

7 février 1863.

Les dernières dépêches signalent un nouvel accroissement dans le chiffre des insurgés polonais. C'est vers les frontières du duché de Posen que les rassemblements ont pris un developpement con-

Le général Mieraslawski vient de quitter Paris; il va prendre le commandement des insurgés

Nous publions plus loin le discours d'ouverture du Parlement anglais prononcé, au nom de la Reine d'Angleterre, par un des membres de la commission royale.

Quelques mots sur les arrangements de famille relatifs au mariage du prince de Galles servent d'entrée en matière. Le discours rappelle le refus opposé à l'offre spontanée de la couronne de Grèce au prince Alfred. Quant à la guerre d'Amérique, la Reine déclare s'être abstenue de prendre un parti quelconque. Les motifs de cette abstention sont soigneusement passés sous silence.

En effet, la guerre d'Amérique n'ayant pas diminué trop sensiblement le commerce avec l'Angleterre, il n'y a point sujet de s'en preoccuper.

La Reine, en parlant de la misère des ouvriers, a témoigné l'espoir de voir ces souffrances diminuer.

C'est là toute la conclusion de ce paragraphe qui touche à une question intéressant à un si haut point l'humanité.

Ce discours traditionnel se termine par quelques mots constatant que les résultats du traité de commerce avec la France ont couvert le deficit que la guerre d'Amérique a causé dans les exportations de l'Angleterre.

Une correspondance de Cochinchine, adressée au Pays, donne des détails sur une insurrection qui a éclaté le 16 dé-

Les Français, attaqués à Saïgon pendant la nuit, ont fait des prodiges de valeur. L'ennemi, vingt fois plus nombreux que le petit corps expéditionnaire, a réussi à pénetrer dans l'intérieur des forts,

mais il a été énergiquement repoussé. On s'est battu corps à corps. Il y a des postes dans lesquels pas un homme n'est demeu-ré sans blessure. Au Ractra, le capitaine qui commandait le poste a été tué de cinq

coups de lance.

Les Annamites se battaient avec une audace incroyable. On les tuait à bout portant. On en a fait un carnage épouvantable; leurs cadavres gisent de tous côtés où sont entraînés par le fleuve. Plus de 2,000 prisonniers, blessés pour la plusart, sont demeurés aux mains des Francart, sont demeurés aux mains des Francart sont demeurés aux mains des Francarts. part, sont demeures aux mains des Français. On a remarqué que presque tous ces hommes étaient ivres.

Voici maintenant ce que nous lisons dans le bulletin politique du Moniteur :

« Les nouvelles de Cochinchine, arrivées à Paris par le courrier d'hier, vont jusqu'au ler janvier. Le mouvement insur-rectionnel que faisaient pressentir les dé-pèches du 41 décembre, transmises d'A-lexandrie par le telègraphe, avait été promptement agrêté.

L'amiral Bonnard ne doutait pas que cette vigoureuse répression n'exerçàt sur le gouvernement de Hué une influence fa-vorable au maintien de la paix. Le com-mandant en chef négociait avec le ministre du cummerce annamite, afin de ré-gler les details relatifs à l'échange des ratifications du traité de Saïgon, échange qui, d'après ce traité, doit avoir lieu dans la capitale même du royaume d'Annam. J. REBOUX.

Le Moniteur annonce que le conseil féderal suisse vient de designer sept experts pour assister M. Kern dans la negociation du traité de commerce avec la France.

Voici d'après la Patrie, les noms de ces experts, qui sont des hommes speciaux, et qui seront entendus à titre consultatif, sur les questions de tarifs qui les concer-

Pour l'industrie cotonnière : MM. Fierz.

de Zurich; le colonet de Gonsenbach, de Saint-Gall, et Suter, d'Appenzell. Pour l'industrue des soieries: MM. Kechlin-Geigy, de Bâle, et Feher-Herzog,

d'Argovie.

Pour l'industrie horlogère: MM. Louis

Duchesne, de Genève, et Jeannot, de la

Chaux-de-Fond.

Les negociations continuent. Il y a eu

inscrié icontinue confinence.

iusqu'à ce jour trois conferences

On lit dans le Constitutionnel : « Les signes auxquels il est facile de reconnaître une grande lassitude de la

guerre se multiplient de plus en plus en Amérique. Comme nous avons eu occasion de le constater depuis quelque temps, le mouvement des esprits vers une solution se prononce de jour en jour.

Chacun reste dévoué à sa cause, sans doute; les partisans de l'Union restent fidèles à l'Union et les séparatistes continuent à croire la séparation nécessaire. Mais un grand pas a été fait pourtant; la discussion est possible, elle ne l'était pas. Des deux côtés, le canon était le seul argument qu'on voulût employer.

Il n'en est plus de même. Les journaux auxquels le silence était impose par les passions populaires, ont retrouvé la voix; les orateurs, emprisonnés pour le courage qu'ils avaient en de dire leur

courage qu'ils avaient eu de dire leur pensec, peuvent parler aujourd'hui en li-berté, et l'un d'eux même est envoyé au Senat. Il y a là évidemment un change-ment de situation.

· C'est ce mouvement des esprits et cet apaisement de l'opinion qui ont deter-miné, nous n'en doutons pas, le Gouver-nement français à charger notre ministre à Washington d'un paracition papalle

nement français à charger notre ministre à Washington d'une proposition nouvelle. Cette proposition sera arrivée avec un incontestable à-propos. Plus tôt, elle cût rencontre trop de passions; plus tard, elle cût rencontre trop de ruines.

• Tous les journaux serieux de l'Europe se sont plu à reconnaître l'opportunité de la nouvelle proposition de la France. Or, pourquoi le Gouvernement français a-t-il si bien saisi l'heure favorable!? Pourquoi ne s'est-il pas decourage dans ses genereuses tentatives de pacification ? C'est que, depuis le commencement de la terrible lutte, n'ayent epouse aucune des passions des parties belligérantes, n'étant pousés par aucun sentiment de rivalité, libre de toute rancune, et n'étant anime libre de toute rancune, et n'étant anime que de sympathies pour l'Amerique et les Américains, il n'a eu en vue que les inté-rêts de la civilisation et de l'humanité. C'est là le grand secret. > — Paulin Li-

On écrit de Paris à l'Indépendance belge :

on a reçu du Mexique la nouvelle douloureuse de la mort du géneral de Mi-randol. C'est une perte notable à ajouter à toutes celles que nous coûte déjà cette expedition. Le total des hommes qui s'embarquent en ce moment pour cette expédition, tant à Cherbourg qu'à Oran, est de 5,200, plus 500 muletiers et un bataillon de noirs de 600 hommes partant d'Algérie. Deux transports sont envoyés à Hauti pour y aller chercher des approvisionne-mens de café. riz, etc. .

Le discours prononcé dans la séance du 6, à la Chambre des Lords, par lord Derby, a produit, disent toutes les correspondances, une grande impression.

Après avoir témoigné hautement combien il est regrettable que l'Angleterre n'ait pas appuyé la médiation de la France en Amérique, lord Derby, démontrant l'importance des îles Ioniennes, pour l'Angleterre, s'est efforcé de prouver l'inutilité de la cession.

Lord Palmerston a réfuté ce discours. regardant comme d'une sage politique la cession des îles Ioniennes ; il déclare ensuite que M. Odo Russell n'a pas engagé le Pape à quitter Rome pour se réfugier en Angleterre; il affirme que le Pape a fait appeler M. Russell pour lui demander s'il pourrait compter sur l'hospitalité de l'Angleterre dans le cas où il serait obligé de quitter Rome.

Ce dernier fait, qu'on a osé affirmer devant la Chambre des Lords et que tous les journaux anglais ont publié, recevra inevitablement le plus complet démenti.

J. REBOUX.

Angleterre.

Voici le discours que le lord-commissaire a lu au nom de la reine d'Angleterre à l'occasion de l'ouverture du Parlement :

Mylords et Messieurs,

La Reine nous ordonne de vous in-La neine nous ortonne de vous in-former que, depuis votre dernière réunion, elle a donne son consentement au mariage de S. A. le prince de Galles avec S. A. R. la princesse Alexandra, fille du prince Christian de Danemarck, et Sa Majesté a

conclu, en conséquence, un traité avec le roi de Danemark.

Le traité vous sera présenté. Les preuves constantes que Sa Majesté a re-çues de vetre atlachement, à sa famille, çues de vetre attachément, à sa famille, lui donnent la persuasion que vous participerez à sa joie, à l'occasion d'un événement si interessant pour elle, et qui, avec la bénédiction divine, contribuera, elle l'espère, du moins, au bonheur de sa famille et au bien-être de son peuple. La reine ne doute pas que vous la mettrez à même de pourvoir aux frais d'etablissement que vous pourrez juger convenir au rang et à la dignité de l'heritier présomptif de la couronne de ce royaume. • Une révolution ayant eu lieu en Grèce, révolution par suite de laquelle le trône de ce royaume est devenu vacant, la nation grecque a exprimé le plus vif désir que le fils de Sa Majesté, le prince Alfred, acceptât la couronne de la Grèce. Cette manifestation, non provoquée et toute spontanée de bon vouloir vis-à-vis de Sa [Majesté et de sa famille, et d'une appréciation légitime des bienfaits dus aux principes et à la pratique de la constitution anglaise, ne pouvait pas manquer d'être trèa-agréane pouvait pas manquer d'être très-agréa-ble, et elle a profondément ému Sa Majes-tè; mais les engagemens diplomatiques de sa couronne, ainsi que d'autres puis-santes considérations n'ont pas permis à

de sa couronne, ainsi que d'autres puissantes considérations n'ont pas permis à
Sa Majesté d'acquiescer à ce vœu général
de la nation grecque.

Sa Majesté a la confiance, toutefois,
que les mêmes mobiles qui ont engagé la
nation grecque à porter tout d'abord ses
pensées sur S. A. R. le prince Aifred,
pourront amener à choisir un souverain
sous l'empire duquel le royaume de Grèce
pourrait jouir des bienfaits de la prospérité intérieure, et de relations pacifiques
avec d'autres Etats : et si, dans un tel état
de choses, la République des Sept-Hes vet
nait à proclamer un désir bien arrêté
d'être réuni au royaume de Grèce, la
reine sera disposée à adopter les mesures
qui pourront être nécessaires pour une
révision du traité de novembre 1815, en
vertu duquel cette République serait reconstituée et placée sous la protection de
la couronne d'Angleterre.

Les relations de Sa Majesté avec les
puissances étrangères continuent d'être
amicales et satisfaisantes.

La Reine s'est abstenue de prendre
aucun parti, dans les Etats de l'Amérique
du Nord, parce qu'il n'a pos encore semblé à Sa Majesté qu'aucune ouverture de
ce genre pù être accompagnée d'une chance de succès.

ce genre pu être accompagnée d'une chan-

Sa Majesté a vu, avec le plus profond regret, l'état de guerre désolant qui sévit encore dans nos régions, comme elle voit avec une douleur bien sentie la rigoureuse détresse et les sonfrances qui ont été in-fligées à une classe nombreuse de ses su-jets, mais qui ont été supportées par eux avec une noble longanimité et une rési-

avec une noble longanimite et une resi-gnation exemplaire.

Sa Majesté éprouve quelque consola-tion d'être amenée à espérer que ces souf-frances et cette détresse diminuent plutôt qu'elles n'augmentent, et que quelque re-prise du travail commence à avoir lieu dans les districts manufacturiers.

Il a été très agréable, pour Sa Majesté,

FEUILLETON DU JOURNAL DE ROUBAIX DU 8 PÉVRIER 1863.

- Nº 35. -

les deux frères.

CHAPITRE XXVIII.

Tandis que ces événemens divers s'ac-cumulaient sur la tête d'une partie de nos héros et les dispersaient comme le vent disperse la menue paille, s'etaient écou-lés les deux mois qu'Hermann devait passer chez ses parens avant de repartir pour Stockholm, et de là ponr Upsal. L'existense de la famille Bundler ne fut

pas des plus heureuses pendant ce laps de temps. Hermann se montrait doux, affectueux et grave; durant les trois jours qu'il avant erré aux environs sauvages de sa ville natale, sa raison, luttant contre son amour, avait fini par triompher. Lorsqu'il reparut chez le docteur Bundler, il avait pris la resolution de ne plus voir en Hulda qu'une sœur; quoi qu'il lui en coûtât, ce sacrifice lui semblait moins pénible que la pensee d'être uni à une femme dont le cœur ne lui appartiendrait point. Ni la scène appartiendrait point. Ni la scène passa à son apparition, ni l'anxieté qui se passa à son apparition, ni l'anxiete de Hulda, ni son empressement à obeir à son père, ni même ses tendres caresses et

ses instances pour décider Hermann à rester, ne purent tromper le clairvoyant jeune homme. Il connaissait son élève ; il la sa-vait incapable de supporter l'idée acca-blante d'avoir détruit les espérances de celui à qui elle devait tant. Pour mettre un terme aux sollicitations du docteur, il avait donc fixé lui-même — mais, hélas! avec bien peu d'espoir — ce délai de deux mois de reflexion et d'epreuve pour sa

Il s'était imposé la stricte obligation de Il s'etait imposé la stricte obligation de ne jamais lui dire un mot d'amour et de trahir sa faiblesse ni par des soupirs, ni par des regards, ni par le moindre indice. Il feignait de se livrer assidument à ses études; mais, en dépit de ses efforts, elles captivaient bien rarement son attention. Il se promenait des heures entières tout pensif dans sa chambre, et son cœur se consumait d'une agitation d'autant plus violente qu'il se contrairmait en présence violente qu'il se contraignait en présence

Bundler, le modèle des pères et des maris et le meilleur homme du monde, n'avait jamais et e si irascible, si difficile à vivre, si mécontent de lui-même et des autres que dans ces jours de trouble et d'inquie-tude où il voyait, pour la première fois depuis vingt-quatre ans de mariage, son menage flotter entre la paix et la désunion

nion.

de ne veux pas dire un mot à Hulde;
non, pas un seul; il ne faut pas qu'elle
puisse prétendre que je l'ai influencée.
répétait-il souvent à sa femme; mais toi,
Caroline, par ton excès d'indulgence et
tou inconcevable aveuglement, tu t'es laissé si honteusement tromper, qu'il est de
ton devoir de ramener ta fille à la raison.

- Il n'est besoin de personne pour cela,

mon ami ; abandonnons-la à elle-même;

nous aurions tort d'intervenir.

— Ta , la , ta ! Balivernes que tout cela ! Qui done guérira l'esprit à l'envers ou le cœur ensorcelé d'une fille, sinon une tendre mère, connaissant et remplissant son devoir?

Caroline soupira; jamais son mari ne i avait adresse des paroles si dures. « Bundler, mon cher, mon meilleur ami,

répondit-elle avec douceur, la volonté expresse d'Hermann n'est-elle pas que nous ne tentions en aucune manière d'exercer de l'influence ni sur le cœur, ni sur l'esprit de notre fille!

de notre fille!

— Hermann! parbleu, je le crois bien!

Sans cela, quoi de plus simple que de dire:
Trève de toutes ces façons, mon enfant!

Voyons, donne-lui ta main, laisse-toi passer au doigt l'anneau des fiançailles et n'en parlons plus! Mais au contraire, on tourne autour du pot, et nous n'entendons ici que plaintes et que soupirs, comme si la maison était un hôpital et Hulda en danger de mort, au lieu d'être une jeune fille florissante de santé à qui l'on ne defille florissante de santé à qui l'on ne demande que d'accepter un mari.

Caroline garda le silence.

Tu restes muette, faute de mieux!
Voilà votre habitude à vous autres femmes; mais vous savez fort bien bavarder sans propos. Tu n'auras pas, j'espère, contre ma volonte expresse, mandé cette sotte affaire à Gothard, dont lu connais la vio-lence? Tu n'ignores pas qu'il en pourrait résulter une scène entre lui et son nouvel ami. Bien des fois j'ai souhaité le baron à l'autre bout du monde; mais n'importe; ce pauvre diable a dejà tant de chagrins qu'il serait mal de les accroître encore en lui rappelant ce malheureux voyage. D'ailleurs, il serait capable de quelque coup de tête, de concert avec Gothard, et nous

avons ici, Dieu le sait l'bien assez de per-turbation sans cela.

— Je n'en ài pas écrit un mot à Gothard, répondit tristement Caroline. Ai-je jamais cessé de l'obeir en tout, mon ami? •

Cette soumission désarma un peu notre

Cette soumission desarma un peu notre bon docteur.

« Non, jamais, je l'avoue, Caroline! reprit-il d'un ton plus affectueux, et si je parie quelquefois comme si j'oubliais que tu es la meilleure des femmes, il y a pourtant dans mon cœur quelque chose qui ine le rappelle sans cesse. Mais je dis en toute sincerité! « Ah! Seigneur, viens à notre aide; fais que notre désir s'accomplisse! « Car si Hulda — ce qu'à Dieu ne plaise! — nous causait le chagrin de... je ne puis prononcer le mot... je la bannirais de mon cœur paternel. »

Taudis que ses parens s'entretenaient ainsi dans leur chambre, Hulda, seule dans la sienne, joignait les mains et priait silencieuse. Des larmes brilantes, qui tremblaient dans ses yeux bleus, mouilaient, à son insu, la broderie destinée à Hermann, et dont leurs ainees avauent desit les Course d'un proges trandes

Hermann, et dont leurs aînées avaient dejà pâli les fleurs d'un rouge tendre. Chaque jour, Hulda devenait plus calme en apparence; elle recherchait même la sociète d'Hermann, et elle l'entourait de ces petites attentions délicates auxquelun cœur qui aime attache tant de

Le docteur reprenaît de la galté, Caroline souriait avec consiance, et parfois une lueur d'espoir penetrait aussi dans l'àme d'Hermann.

Au commencement de la dernière semaine des deux mois, le docteur fit, le matin, une visite à son neveu et lui reprocha de ne pas mettre assez à profit le temps qui

lui restait. Hermann, les joues en feu, répondit en lui serrant la main:

« Mon sort se décidera aujourd'hui. »
Le docteur retourna chez lui. Jamais il n'avait été si tendre et si caressant envers sa fille; pas un mot ne s'échappait de ses lèvres; mais il la pressait à tout moment sur son cœur, et il avait peine, on le voyait bien, à retenir ses larmes prêtes à trahir son émotion.

trahir son émotion.

Hulda comprit que l'heure, était venue; elle montrait le calme, la douceur et la bonté d'un ange, et une paix céleste remplissait son âme. Sans avoir pour llermann les mêmes sentimens que pour le baron, elle lui portait néanmoins une affection profonde, et cela ne suffisait-il point?

Hermann arriva chez le docteur à six heures précises du soir, et entra aussitôt dans le cabinet où se trouvait sa cou-

A sa vue, Hulda fut prise de vertige; elle voulut se lever, mais sa violente emotion l'en empècha. Hermann s'approcha d'elle, lui saisit la main et ne profera que ces mots:

O Hulda!
— Mon Hermann! murmura-t-elle, et un tendre incarnat se répandit sur son visage — elle prononçait ce « mon » pour la première fois. Ne te méprends point sur mon émotion ; ce qui me tourmente, ce n'est pas le regret de jours bien éloignes déjà et dont je ne tarderai pas à perdre le souvenir : c'est la crainte d'être inditire de toi de la crainte d'être indigne de toi, de ne pas mériter toute ta

Quelle surprise et quelle joie pour Hermann dè la voir prendre l'initiative !

« Chère Hulda, répondit-il, ton cœur pur, je le sais mieux que personne, est